La parenthèse

La douleur était telle qu'elle violentait mon corps dans son intégralité jusqu'au tréfonds de mon âme, seconde après seconde, ces petites graines de vaillier qui inconsidérément abreuvait mon existence de tant de temps . Lancinante, constante, avec des pics et des stèches , elle était omniprésente. Et l' administration de drogues n' en étaient que de pâles palliatifs, affidants mon esprit pitoyables ne pouvant nier cette réalité.

Au fil des heures , au fil des jours , au fil de nuits, à pas de tortue, elle m' a quittée, m' a abandonné à ma sombre destinée et son ex-retourneur haquiner en pouvoir pouvant par là qui lui plaisait mes demandé.

Fil sermons, je restais sur aguets : ne pouvait-elle pas être tapie au fin fond de mes cellules, dans un nucrie de ma cellule sanitaire sans odeur, tout en douceur ? N' allait-elle pas, cette bête immonde, se réveiller et enflammer ma raison à la faire vacilter dans la démesure, une sombre déjenvoisin.

Rien

Rien que de vagues vagues me parvenant du rez-de-chaussée où la vie continuait à pas-feutrés. Par la fenêtre entrebâlée en ce début d'été, les rires et les cris exprimaient la joie de mes camarades du quartier. Hier encore, j' étais l'un des leurs, hier encore je rebouchait sur sur le trottoir, aux bordures des gazé, hier encore, je me relevait en genoux ensanglanté, des larmes à mes joues, jétais leur prisonnier, fin du jeu .

Et, j' étais là, cloué à dans un lit d'une chambre sous les toits sans interdiction de me lever. Même les moineaux qui donnaient la becquarte à leur oseillons piquants étaient plus libres que moi. De leur aile emplumées, ils défiaient la loi de l' apesanteur et volaient sur les courants d' air.

Était un deux mère ou une dure réalité ?

Les jours se succédaient, rythmés par le jour, la nuit et l'apport régulier des repas quotidiens dont rien entre ou rien sorte, seules personnes à mon chevet, n'apparaissaient. Non, je n'étais pas mort, une vie monstrine coulait encore dans mes corps.

Je n'en sortais, dehors au grand air salubre j'ne gambadai(ai) à la chasse aux papillons avec mon petit ami. Il suffisait juste d'être un enfant sage et rester deux mois alité allongé sans bouger avec comme seule activité l' autonomie la lecture, quelques jouets à portée de main et ancrenant dans la matelotte.

Mais que s'était passé en ce 28 avril 1965 exactelé. C'était les vacances de Pâques.

Nous étions une ingiaine de gamins du quartier et avions organisé notre jeu préféré que nous nommions "la petite guerre" . Deux bandes rivales, les cowe boys et les indiens s' affrontaient dans les champs et prairies environnants. Mon meilleur ami Bertrand et moi même étions, ce jour là, mobilisés pour repérer le camp adverse. La difficulté de notre mission consistait à traverser une route qui nous exposait à la vue de nos adversaires. Aussi nous décidames de traverser chacun notre tour. Qui passerait le premier et se mettrait à couvert des Arbres ? Qui serait la première écraseur ? Sans nul doute le plus téméraire montrerait ainsi sa bravoure au autres membres de la bande. Après bien des palabres, je remportai la primauté. Très peu passante, la route était peu dangereuse. Néanmoins, je bravais l' interdit de la traverser sans un adulte.

Néanmoins, je pris la précaution, comme nous l'avait appris le maîtresse d' école, de regarder à droite, puis à gauche avant de traverser la rue droite tel une règle.

J'allais attendre le bas côté et là soudain, Bertrand, affolé hurle "attention, une voiture" . Je me retourne pour l' apercevoir.

Rien. Réflexe inutile.

Plus de bruit, plus d'air frais ou chaud sur mes peau. Plus de douleurs, plus de peur plus de lourdeur d' appesanteur sur mon corps. Quelle est cette sensation étrange de ne plus en avoir ? Et cette sensation de flotter.

Et, là, les souvenirs me reviennent, lentement, tranquille. Le jeu avec les copains. Mes et Bertrand en éclaireurs. Je traverse la route le premier. Et après ? Où suis je ?

Regarde autour de toi

Tout est blanc lumière.

Et en dessous ?

En dessous ? Je vois... Je vois le CIME DES ARBRES ! Je suis au dessus des arbres !! Comment ce faire ?

Et plus bas, regarde plus bas au dessous de toi.

Il y a les arbres, la route. Sur la route au dessus de moi, des gens regardent au centre du cercle qu'ils ont formés. Que regardent-ils ? Qu'y a-t-il au sol qui capte leur intérêt ?

Il y a moi. Il y a mon corps allongé là, sur le macadam et non au dessus des arbres et entre les 2 mots comme un cordon ombilical lumineux qui s'allonge lentement accompagnant mon ascension.

Je monte !

Oui, tu montes et si tu continue tu ne pourras plus redescendre.

Ce n'est pas grave

Tu ne verras plus tes parents, tes copains.

Tant pis ! Je me sens si bien, ça a l'air si beau là haut. De toute façon, personne ne m'aime.

À ces mots pensées, une femme a pleuré au dessus de mon corps sans vie. À la vitesse de l' éclair, mon corps serait à rétrograder mon corps terrestre sans que je n' arrête le monde souhait. La sentence venait d'être prononcée mon calvaire pouvait commencer.

Cet épisode de ma vie devait être gravé à tout jamais dans le marbre de ma mémoire , lentement jullement mon existence en bas.

Je me réveille, trois jours plus tard, dans un lit d' hôpital.

Un lit sage, un lit de petit enfant pas sage. Mais pourquoi m'avoir mis là dans ce lit là où ma tête, mes pieds et mes bras touchaient les barres dédoul de bois ? Sans Emmanuelle, mon référentiel me dit qu'elle était décédée d'avoir du mastacher, car il ne fallait surtout que que je bouge à cause de l'accident et dès que possible, elle me montrait dans un lit de grand.

Et pour la première fois, j'entendis les mots "coma profond", "traumatisme crânien", des mots adultes qui dépassaient la compréhension d'un enfant du seul ans. Et dans, je me retrouvais dans cette chambre d' hôpital avec un mous monstrine qui n'était. Peu à peu, les souvenirs me reviennent, je repassais en boucle la scène de l'accident. Et après, avant l'accident et mon réveil ? Aucun souvenir. Pendant des années, j'ai vainement cherché dans ma mémoire quelque trace enregistrée même inconsciemment de cette parenthèse à mon existence. Bien. Je souffrais d' une anxiété chronique de trois jours . Dans nos anxiétés, il y avait un "trou", un "vide", source d'angoisse pathologique, voir, dans les cas les plus graves, de névrose et à l'extrême de psychose. Tout ces souvenirs traumatiques nous p e u v e n t, et peuvent provoquer des d é c o n s quences psychiques.

Quant à l'accident lui-même, relaté par des témoins, puis relaté par moi même, seule personne autonome à mon chevet, seul lien avec le monde extérieur, mon accident décrit, était d'une banalité à toute. Le véhicule qui venait de ma droite n'a pas pu m' éviter et me percuta de plein fouet. Sous l'impact, mon corps a rebondi sur le capot avant avant de retomber sur la chaussée. Par chance, la voiture s'est arrêtée à quelques centimètres de mon tête.